

# Entre les lignes

Bibliothèque du Centre pénitentiaire de Lisbonne

*Traduit du portugais par*

THOMAS RESENDES

*avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,  
Centre international de la traduction théâtrale*

Titre original

*Entrelinhas*

2013

*Entrelinhas a été créée le 7 février 2013 au São Luiz Teatro Municipal de Lisbonne dans une mise en scène de Tiago Rodrigues et Tónan Quito.*

*La traduction a été créée le 29 mars 2016 au théâtre du Château de la ville d'Eu, dans une mise en scène de l'auteur, à l'occasion du festival Terres de Paroles.*

Ce texte est l'aboutissement d'une première étape de travail en 2010, réalisée à l'invitation de Encontro de Novas Dramaturgias du Colectivo 84, en collaboration avec le São Luiz Teatro Municipal.

*Dans la traduction française de Thomas Resendes, Entre les lignes contient plusieurs fragments d'Œdipe Roi de Sophocle dans la traduction d'Irène Bonnaud, ainsi qu'un passage de Don Quichotte de la Manche de Miguel de Cervantes d'après la traduction d'Aline Schulman.*

*Maman. J'ai décidé de t'écrire cette lettre, même si elle ne t'était pas destinée.*

Car c'est toi qui as fait couler le sang qui souille ce pays.

*Cette lettre écrite entre les lignes de ce livre ancien est pour papa.*

La voici : la force de la vérité est en moi.

*C'est à lui que j'ai des choses à demander. Ce sont ses réponses que je n'aurai jamais.*

Œdipe : Vraiment ? Et de qui tiens-tu cela ? Ce n'est pas de ton art.

*Désormais, je ne peux poser ces questions qu'à moi seul.  
Cette lettre est pour moi.*

Tirésias : De toi. C'est toi qui m'as fait parler contre mon gré.

*Je te l'envoie peut-être parce que je n'ai personne d'autre pour le faire. Je vais bien, maman.*

Œdipe : Qu'as-tu dit ? Répète-le, que je comprenne mieux.

*Je mange bien et je fais de l'exercice.*

Tirésias : Tu n'as toujours pas compris ? Veux-tu que j'en dise plus ?

*Je lis beaucoup. Ils ont une bibliothèque ici.*

Œdipe : Non, je n'ai pas bien compris. Dis-le encore.

*J'ai changé, maman.*

Tirésias : Je dis que l'assassin du Roi,

*Mais j'ai beau changer, je serai toujours ton fils.*

celui que tu cherches, c'est toi.

*C'est important qu'en lisant cette lettre tu te souviennes que ton fils l'a écrite.*

Œdipe : Tu vas te repentir de répéter ces horreurs.

*J'insiste là-dessus parce que j'ai eu le temps de réfléchir et*

Tirésias : En dirai-je d'autres pour accroître ta colère ?

*je suis arrivé à la conclusion que même si j'ai beaucoup changé, et je crois que*

Œdipe : Autant que tu voudras, tu parleras en vain.

*je changerai encore, il y a des choses que je ne cesserai jamais d'être.*

Tirésias : Je dis qu'à ton insu, tu vis des relations honteuses

*L'une d'entre elles, c'est d'être ton fils. Je ne sais pas quel sens ça peut avoir pour toi.*

avec ceux que tu aimes le plus, sans mesurer l'étendue de ton malheur.

*Je ne sais pas si tu as déjà eu le temps d'y réfléchir.*

Œdipe : Crois-tu que je vais te laisser me parler sur ce ton ?

*En tout cas, tu ne m'en as jamais parlé.*

Tirésias : Oui, si la vérité a encore quelque force.

*Moi-même, je n'y avais jamais pensé de cette façon. Mais ici, j'ai le temps, maman.*

Œdipe : Elle en a. Sauf pour toi.

*Et j'ai envie de réfléchir. De plus en plus.*

Tu es aveugle des oreilles, de l'esprit et des yeux.

*Je dois réfléchir, car les journées se ressemblent toutes.*

Tirésias : Hélas, malheureux, tu lances les mêmes insultes que,

*La seule chose qui change, ce sont mes pensées.*

bientôt, ils te lanceront tous !

*Et les cheveux blancs, aussi. Je commence à avoir des cheveux blancs.*

Œdipe : Tu te nourris de ténèbres. Tu ne peux pas me blesser, ni moi

*Et je vois de plus en plus mal. À l'infirmerie, ils m'ont dit que ma vue était fatiguée.*

ni aucun de ceux qui voient la lumière.

*Seuls les cas de vie ou de mort les intéressent.*

Tirésias : Ce n'est pas ton destin de tomber sous mes coups.

*Ils m'ont donné des gouttes pour les yeux. Mais je vais de plus en plus mal. Peut-être*

Apollon y suffira.

*que je devrais moins lire. Surtout la nuit. Mais la lecture m'aide à réfléchir et*

Œdipe : Et quel sera son instrument ? Créon, ou un autre ?

*réfléchir m'aide à tenir le coup.*

Tirésias : Non, Créon n'est pas cause de ton mal,

*Même si je ne sais pas trop pour quelles raisons*

toi seul es ton propre ennemi.

*je veux tenir le coup. Que puis-je encore faire de ma vie ? Tu comprends, maman ?*

Œdipe : Ô richesse, ô pouvoir ! Ô ambition surpassant toutes les autres,

*Je me demande si cette place n'est pas véritablement la mienne.*

dans cette vie aux mille rivalités !

*J'ai peut-être commis ce crime pour trouver ma place.*

Combien vous excitez d'envie, pour cette puissance que la cité

*Je sais que tu n'acceptes toujours pas mes aveux. Mais,*

a remise entre mes mains ; dont elle m'a fait présent, sans que je lui demande.

*pour certaines raisons, je n'avais pas d'autre choix que d'assumer ce que j'ai fait.*

Créon, cet ami fidèle de la première heure,

*Je sais que tu me reproches ces aveux presque autant que mon crime.*

se retourne sournoisement contre moi et s'efforce de me renverser.

*Les reproches, je te les laisse. Je ne veux plus en entendre parler.*

Il a engagé secrètement ce mage, ce couseur d'intrigues, ce rusé

*Je veux juste savoir où est ma place. Je veux savoir si je verrai un autre monde,*

qui ne voit que le gain et n'est aveugle que dans sa science.

*où ces murs ne seront pas les gardiens silencieux de mes pensées.*

(À Tirésias.)

*Ici, je me découvre. Je me connais de plus en plus.*

Allons, dis-moi, en quelle occasion as-tu montré que tu étais devin ?

*Pas que ça facilite les choses, mais ça me satisfait en quelque sorte.*

Quand cette chienne était ici à déclamer sa chanson, as-tu prononcé un seul mot

*L'angoisse, c'est de savoir si cet homme que je découvre en moi*

pour délivrer les habitants ? Pourtant l'énigme

*existera encore quand je sortirai d'ici. C'est comme papa. Tu te souviens ?*

n'était pas faite pour le premier venu ;

*Quand il quittait la maison, c'était un autre. Sa mesquinerie, son silence lugubre,*

elle réclamait l'art d'un devin. Tu as prouvé que tu ne l'avais pas,

*et même son visage crispé, tout disparaissait. Tout à coup, il était bon.*

ni par les oiseaux, ni comme une connaissance reçue d'un dieu.

*Il suffisait qu'il s'éloigne de la maison pour devenir meilleur.  
Il était affable, souriant.*

Et moi, Œdipe, qui ne savais rien, je suis venu et l'ai fait taire,

*Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours plus aimé papa  
dans la rue qu'à la maison.*

je me suis laissé guider par mon esprit,

*C'est pour ça que je l'ai tué à la maison. Chez nous, il  
était l'homme*

sans rien apprendre des oiseaux.

*qui méritait de mourir.*

Quand avons-nous perdu la parole ? Quand est-elle devenue pour nous si complexe, ou si simple qu'elle a cessé d'être la nôtre ? Tiago a toujours rendu ses textes en retard. Les choses restent là, il les rumine dans sa tête. Il ne commence vraiment à écrire que quand c'est insupportable de n'avoir encore rien écrit. Les premières répétitions se passent toujours comme ça. Beaucoup de discussions. Beaucoup de café. Peu de texte. Je crois que sa méthode est simple à comprendre, en tout cas pour moi ce n'est pas facile, mais c'est simple : le jour où le texte doit être prêt, c'est le jour où il commence enfin à l'écrire. Le plus étonnant, c'est qu'en général c'est Tiago lui-même qui fixe les délais qu'il ne respecte pas. « Tónan, j'aurai terminé le texte d'ici la fin de la semaine. » « Tu crois que tu auras le temps d'ici la fin de la semaine ? On est encore large par rapport aux répétitions. » « Non, ce sera prêt en fin de semaine. » « À la fin de la semaine ou en fin de semaine ? » « Quoi ? » « À ou en ? ! Il y a une différence,

un détail qui change tout et quand on aime les mots, on aime ce genre de détails qui changent tout. Pour ceux que les mots font vivre, un acteur par exemple ou un écrivain, il faut donner de l'importance à ce genre de détails qui changent tout et qui peuvent générer des malentendus, conduire à des tragédies. Alors, à ou en ? À la fin de la semaine, c'est vendredi. En fin de semaine, c'est samedi et dimanche. » « En. En fin de semaine. Tu as raison. On fait comme ça. » « D'accord. » « J'aurai terminé en fin de semaine, vraiment. » « Très bien. » « Je t'assure. Je viens de trouver la bonne approche grâce à notre discussion. Je n'ai plus qu'à écrire. » « Bien sûr. » Alors, quand je reçois ses messages pour annuler les répétitions, parce qu'il a besoin de plus de temps pour écrire, je reste calme. Je reste calme parce que je sais qu'on travaille bien comme ça. Je reste calme ? ! Je suis dans le pétrin, j'ai peur. Mais je reste calme parce que c'est toujours comme ça, je finis toujours par avoir peur. C'est un jeu et on sait tous les deux y jouer. C'est nous qui l'avons inventé. Ce jeu c'est notre façon de faire les choses. Il ne ment pas quand il dit qu'il aura terminé le texte et qu'il ne le fait pas. Il dit exactement ce qu'il faut dire pour que le jeu puisse commencer. Tiago a du mal à écrire, mais il écrit. Moi, Tónan, j'ai aussi du mal à écrire, mais je n'écris pas. Tout ça pour dire que tous les deux, Tiago et moi, on se rend bien compte de la difficulté d'écrire et on a tous les deux peur, chacun à notre manière. Mais ensuite, au fil des discussions et des répétitions, on fait des coupes, on réécrit quelques scènes, tout commence à prendre forme, le texte apparaît et la chose finit par avoir lieu. C'est pour ça que je n'étais pas très inquiet quand Tiago m'a écrit pour annuler les premières répétitions de cette pièce, qui était censée être un monologue autour d'*Œdipe* de Sophocle que je devais jouer ici, dans ce théâtre (mais sur scène, pas là...), j'ai cru que ce retard était la première manche de notre jeu. Tout allait bien. On ne s'était pas vus depuis quelques semaines. D'habitude, on se retrouvait devant l'église Santos-o-Velho